

1 Le point de départ de ces méditations fragmentées se trouve dans une grotte du Jura, ou à l'entrée de celle-ci. Antre des chauves-souris et des créatures de l'ombre. C'est une plongée immédiate dans la texture des rêves, car «la grotte est un refuge dont on rêve sans fin. [...] Qu'on y séjourne quelques minutes et déjà l'imagination emménage.¹»

Les deux artistes Marion Micigolski et Léonie Montjarret Benoit ne s'y trompent pas quand elles viennent dans un premier geste exploratoire collecter par frottement les textures de roche qu'elles rencontrent. Elles tentent de saisir l'épiderme méditatif. «L'empreinte négative figure la trace comme absence positive²». Pourtant, la texture de la rêverie digitale proposée ensuite est toute autre. Elle devient sourde. Plus que de repos, et au-delà de la fascination des images, elle est source d'angoisse. Une angoisse puissante qui résonne avec le cœur même du projet: la chute de la biodiversité.

2 Les images sont ainsi en apparence sourdes et muettes: sourdes par la vibration qu'elles créent, et muettes puisqu'elles ne disent finalement rien. (Leurs noms ne sont qu'utilitaires.) C'est ce que l'on peut sentir dans une des images de recherche (*Amphibiens 1*) dont on ne sait si l'on voit l'épaisseur d'un cours d'eau ou l'humus d'une forêt. Les tons sont majoritairement bruns et verts, avec une pointe de jaune or et des sortes de reflets violacés et argentés. Une palette récurrente de ces visions prospectives. Des pierres, un feuillage, de la mousse. Des liserés blancs cernent la roche, laissant supposer un cours d'eau. L'ensemble est incertain, on se raccroche aux signes connus. L'œil tente d'en déduire un paysage éprouvé, mais, cependant, échoue.

Peut-être que ce mutisme excelle dans la troisième image, dans cette sorte d'estompage de pastel où les bruns-verts et ocres rencontrent une tache bleue. Aucun doute à présent: il n'y a plus de vie. Le cuivre semble s'oxyder dans ce paysage tellurique. L'ambiance colorée, les formes mêmes des taches et leur composition rappellent les paysages que d'autres outre-Atlantique ont dépeint au siècle dernier. Chemin faisant, l'abstraction revient.

Par ailleurs, cette aphasie visuelle des images rappelle le rôle de la langue: elle est là pour donner voix aux paysages en mutation et *muted* par l'absence des animaux. La fugue forcée de ces derniers (dont la trace persiste, j'y reviendrai) étant la malice mise en œuvre pour révéler le sujet.

3 Tel qu'on peut le voir dans les images 5 et 7, le paysage est piqué. L'emprunt au vocabulaire de la photographie est à dessein, puisque ce médium crée la matière visuelle primaire de ces espaces de méditation. Avant la prise de vue, il y a la relation entre les corps des artistes au paysage, médiatisés par l'appareil photographique: elles ont fait corps avec le paysage pour en saisir délicatement la richesse.

Ainsi, il y a des trous dans le paysage, mais ce sont des incomplétudes qui ne sont pas vides pour autant. Rien n'est vide, d'où le bourdonnement assourdissant. De plus, tout semble figé dans la superposition des différentes images faisant apparaître ces nouveaux paysages singuliers et énigmatiques. Ils sont troués comme l'effondrement de la biodiversité crée un trou dans notre paysage. La démarche visuelle mise en place vient combler ces trous, mais, ce faisant, par retournement, les images servent d'invitation à en sonder la profondeur. Car les trous restent présents et leurs limites sont floues. Il y a aussi des trames apposées qui sous-tendent les images comme les toiles en peinture. Elles texturent et font tenir l'ensemble visuellement, mais elles voilent aussi la vue, comme par pudeur. Celle d'un regard qui ne devrait pas voir le futur. Un geste qui éviterait de reproduire le malheur de Cassandra; à moins qu'il faille y lire la limite du digital comme boule de cristal.

Au creux des espèces-espaces disparues – effacées, devrais-je dire, pour affirmer le double geste de Léonie et Marion qui poursuit celui sociétal de l'anthropocène – s'esquisse un mouvement. Bien que ténu, celui-ci m'intéresse, car il porte en lui cette nouvelle forme de collage du réel issue des outils digitaux: le *glitch*. Par exemple, que cela soit dans *Amphibiens 1* ou dans *Reptiles 2*, la fixation des images entre elles (autrement dit leur collage), et leur traitement graphique, produisent une vibration d'ordre cinétique. On dirait que l'exécution bug. L'image révèle alors son caractère factice. La seconde portant bien son nom, c'est dans ce que j'interprète être la peau du serpent, que le corps dudit serpent, néanmoins disparu, glisse dans la mousse et les feuilles mortes. Ça bouge. Les flous de la mousse accentuant ce serpentillage au plus proche du sol. Il y a, dès lors, curieusement, dans ces paysages désolés, des traces de vie en mouvement.

Au fond, ces images ne se laissent pas facilement lire, et encore moins saisir. Elles viennent mettre en vibration l'œil, qui ripe devant les écarts créés par ces collages de formes et de textures. C'est la contredanse des sœurs continuité et discontinuité. Avec de légers coups de talon à chaque rupture mélodique. Dans ces discrètes ruptures se joue un élément décisif de ces nouveaux paysages jurassiens: la présence de signes difficilement perceptibles d'une multitude d'écosystèmes en danger.

4 Il y a dans chaque image de l'ensemble un point fort d'attraction, comparable à un aimant. Le regard y est attiré. «Le paysage, c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent³», et dès la première image, cette jonction m'attrape: est-ce le clair de lune dans le ruisseau? «L'eau mêlée de nuit est un remords ancien qui ne veut pas dormir...⁴» Vient ensuite cette texture mi-pierre mi-écorce sur laquelle coule une fine épaisseur. Plus loin encore, c'est le cassant de cette roche, souligné par ce reflet de lumière éclairant les arêtes, qui me capte. Même lorsque l'ombre me happe, me voilà de nouveau en équilibre sur ce point de crête. À nouveau, en avançant, le chaos du tas de bois orangé dans cette marée verdâtre focalise toute mon attention: grand mikado du monde. Et puis la grotte, dans laquelle je plonge et remonte sans cesse, avant de me perdre, enfin, dans la lumière. Une multitude de trous dans lesquels le regard se perd et les rêves commencent.

5 Le troué forme un espace latent. Je veux dire par-là que l'espace est secret. C'est un espace qui demeure susceptible de faire jour et qui nous met en attente. Mais c'est aussi le lieu de cette méditation, un lieu dans lequel l'essentiel affleure, même dans l'invisible et l'indicible. Pourtant, les caractéristiques de ces nouveaux paysages muets échouent immanquablement dans la déduction: le modèle est inconnu, puisque la densité du vivant est irréductible à un set de données quantifiées.

Il y a l'attente également, celle de voir surgir à tout moment dans le paysage l'espèce tapie jusqu'ici, fendant le ciel ou les eaux, sortant de sa caverne. Un rêve que l'on peut chérir aujourd'hui, car certaines des espèces subsistent encore. Leur disparition est toutefois totale dans ces dissemblables paysages: aura-t-on encore le luxe de rêver? Ce rêve s'écrit dès à présent au passé, et dans la nostalgie, tant sa précarité est grande. Dans le cadre de l'image, ce qu'on risque bien de voir surgir, dès aujourd'hui, c'est le reflet de notre propre vanité dans le monde qui nous dépasse. Ce projet nous rappelle que nous ne sommes pas les seuls à habiter le paysage, même si l'on pense pouvoir le posséder.

¹ Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos*, Éditions Corti, Paris, 2004 [1948], p. 208

² Dominique Pasqualini, *La grotte est un corps*, Éditions Confluences, Bordeaux, 2019, p. 81

³ Michel Corajoud, 2010.

⁴ Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves: essai sur l'imagination de la matière*, Édition 18, Paris, Librairie José Corti, coll. «Le livre de poche Biblio essais», n° 4160, 2019 [1942], p. 119

* Dans l'empreinte des espèces absentes vivent des fantômes. Ils hantent les paysages évidés par le reflet de ce qui a été. On sent que les espèces étaient là. On les guette, on les espère.

La constellation des trous présents dans ces paysages invite à en explorer un autre textuel qui saute et se compresse, par le rapprochement d'éléments anciennement espacés d'autres espèces.

** En somme, le paysage se resserre. Qu'enserme-t-il ? Assurément les humains, mais il serait ridicule de se réduire à cette espèce : il s'écrase sur lui-même, pour lui-même. Il se métamorphose. Étrangement, le paysage s'ouvre alors vers autre chose, les biotopes se transforment. Et voilà que les angoisses peuvent reprendre : peur de la suite, peur de la vie... Ou s'arrêter, car il reste l'assurance que l'univers en expansion fera peu de cas de ces angoisses et que les écosystèmes auront la résilience souhaitable. Le prix de cette dernière restant, elle, pour les petits êtres que nous sommes, bien incertaine.

* espaces latents
ex spasmes là
où vie s'est faite
espace la tentation
de détourner le regard
du vide
e d i v
évidée par la situation
regard fuyant /
vers le futur

futur dépossédé
aux codes binaires
0101
voici le 3
ou reine des animaux
disparus

fantômes plutôt /
reste la mémoire
réactivée par l'absence

évidée par la situation
regard fuyant /
reste la mémoire
réactivée par l'absence

fantômes plutôt /

vers le futur
1 attention
2 danger
3 !!!
4
5 reste le souvenir
et on recompose
avec le passé
dans le présent
pour le futur

2 danger
5 reste le souvenir
1 attention le 4 est déjà-là
et 1 2 3
plus de soleil
juste son ombre
un trou.

avalées les espèces
amertume au creux
de la gorge / raclure
à dire le dégoût
d'une situation
évitable

si seulement si
seulement si
si si si
si si si
ssssssssssss
SOLEIL
vus, pris, perdus
(tout est de ta faute)
(tout est de ta faute)

et le creux persiste / fort
et la vie s'y invite / forte
une empreinte dans le monde
espace de mort et de vie

Dans la dernière image de cette série, une éclaircie se produit. Différente des autres paysages, elle laisse voir les traces d'une vie arachnéenne récente : les toiles sont encore tissées. Au milieu de la forêt dense et épaisse des images abruptes, il point une clairière à la lumière estivale. Un souffle et un pas en avant, après s'être blotti dans la cavité rocheuse.

Les joux au réveil
 Et déjà le soir, sont mortes.
 Il court, le temps où je n'étais plus là,
 Où les formes de vie se sont dissoutes
 Dans le nouveau paysage désolé.
 Où d'autres formes surgissent, néanmoins.
 Retour dans le futur du pays inconnu,
 Traversé par les lignes de code.
 Je ne me réveille plus, j'erre dans le dédale
 Des formes incomplètes
 Fantômes des multiples vies passées
 Creux desquels les nouvelles adviendront.
 Encore et encore
 La même histoire
 Accélérée par l'égoïsme
 Des humains persuadés d'être rois.
 Et celles qui traversent
 Les étendues gelées connaissent
 Les cycles de vie.

Entre-temps, c'est l'archivage d'un paysage déjà perdu qui se joue.
 Une partition de recherche à poursuivre, avec des gestes à inventer.

Méditations jurassiennes, Val-entin Auboïs-Liogier

Sapo Dorado–Phase 1, *La grotte est un refuge dont on rêve sans fin*
(A little) more careful, Besançon, 4 avril 2026